

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Causerie

J'ÉTAIS en ville l'autre jour, attendant avec beaucoup d'autres un tramway de la rue Saint-Denis qui tardait à paraître. L'aspect du ciel faisait présager un orage et chacun interrogeait anxieusement les nuages qui passaient et repassaient menaçants sur nos têtes. Le bienheureux char parut enfin et chacun de se précipiter "en avant" selon l'avis du conducteur qui s'échinait à nous le conseiller.

Quelques-uns—des favoris du sort, ceux-là—parvinrent à se placer. Pour ma part, j'avisai un banc où se trouvaient deux petits garçons d'une dizaine d'années. J'y montai et me tins debout tout en surveillant de l'œil mes petits voisins qui parurent se consulter du regard afin de savoir ce qu'ils devaient faire. Celui de droite poussa l'autre du coude en me désignant d'un geste furtif, son compagmon fit de même, et ce fut ainsi pendant quelques minutes. A ce moment de lutte dans les sentiments de mes jeunes héros, un monsieur assis sur un banc en avant de moi, se leva pour céder la place à une dame qui venait d'entrer. Ce fait parut donner plus de hardiesse à mes petits voisins dont le plus jeune, portant la main à sa casquette, me pria gentiment de prendre son siège.

Je me promis de vous raconter ce trait, jeunes amis, afin qu'il vous serve d'exemple. On s'imagine trop aisément à votre âge que ces marques d'égard ne sont pas obligatoires, quand c'est précisément dans votre jeunesse que vous devez commencer à les exercer ; vous grandirez avec ces habitudes de gentilhomme qui deviendront pour vous si facilement agréables. Il en est de ça comme de tout autre chose : le plus difficile est de s'y mettre. Ce n'est pas seulement à mes petits neveux que ces avis s'adressent, je veux aussi que mes petites nièces en fassent leur profit, car il m'a toujours fait mal au cœur de voir dans les tramways, de pauvres femmes avec des bébés dans les bras, obligées de se tenir debout en face de jeunes demoiselles commodément assises. Elles ne songeaient même

pas à offrir leur siège, ah ! mais non, ces fillettes sont, je suppose, si fatiguées de leur journée !.....

Je suis bien sûre, par exemple, qu'il ne se trouvait pas là une seule nièce de Tante Ninette, certainement non, pour ça j'en mettrais ma main dans le feu. Si je vous dis ces choses, c'est pour que vous le disiez à celles de vos connaissances qui, n'ayant pas l'avantage de faire partie de ma grande famille, pourraient s'oublier sur ce point.

Afin de donner plus de temps à mes correspondants, je ne publierai que la prochaine fois les réponses à la question que je leur ai posée : *S'il vous était donné de posséder la puissance pendant un jour ou deux, comment l'exerceriez-vous ?*

Thérèse Surveyer, Montréal, Jeanette Méthot, Arthabaskaville, ont envoyé leurs réponses aux solutions trop tard. Je ne leur en tiens pas moins compte et j'ai inscrit leurs noms dans mon grand livre.

TANTE NINETTE.

Correspondance

Ahuntsic, Villa Florence, P. Q.

Germaine et Madeleine Sauvalle envoient par l'entremise du JOURNAL DE FRANÇOISE leur plus affectueux souvenir à leur grande amie Christine de Linden ; elles ont lu avec le plus vif intérêt son récit de voyage dans le "coin de Tante Ninette" et seront charmées de la lire encore. Ses petites amies du Canada pensent souvent à elle et seraient ravies d'avoir quelquefois de ses nouvelles.

LES JEUX D'ESPRIT

Question drôlatique

Quels sont les ouvriers qui ne sont jamais vieux ?

Histoire de France

(Pour mes jeunes savants de 14 à 10 ans.)

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles ?

—Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et du devoir.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade No. 7

Réponse : Littérature.

Ont répondu : Comtesse Isaure, Fanny Maurault, Montréal ; Gillet rouge, Rose blanche, de Berthier ; Alice, Saint-Jérôme ; Adrienne, Trois-Rivières ; Julie, Rivière-du-Loup ; Loulou, Rimouski ; Edouard, Matane ; Lolotte, Malbaie ; Fleurette, Petite sœur de Fleurette, St-Jérôme ; M.-Ant. Gosselin.

Les deux œufs durs

(Suite)

ON pense bien que John Crabe n'avait pas attendu l'ouverture des boîtes de *Corned Beef* pour filer—après avoir touché à la caisse royale ce qui lui était dû. C'était un vrai commerçant. A tous ces petits jeux, sa fortune s'arrondissait sensiblement. Lui était toujours maigre, actif et agile. Son poil roux s'était seulement parsemé ça et là de taches blanches et son nez, à passer par tant de soleils, avait pris la teinte violacée d'une aubergine bonne à manger. Mais un nez, même Anglais, n'étant pas un objet de commerce, John Crabe ne s'inquiétait guère du déchet subi par le sien. Il poursuivait sa brillante carrière à travers le monde avec le même flegme impassible, et son nom était avantageusement connu sur toutes les places et dans toutes les banques comme celui d'un homme d'une inflexible probité commerciale. "Paie ce que tu dois et trompe tes clients tant que tu peux," était sa devise, et il y conformait étroitement sa conduite. Croirait-on que depuis cinq ans qu'il courait la terre, il n'avait pas oublié les deux œufs durs qu'il avait mangés sans les payer à la gare de Paris ? Il leur avait ouvert un compte spécial sur l'un de ses carnets qui le quittait jamais, et il avait fait fructifier en conscience, la somme de 80 centimes qu'il devait bien malgré lui au patron du buffet, l'honorable M. Garangeot.

Enfin, John Crabe, fidèle aux engagements qu'il avait pris envers lui-même, se décida à rentrer en Europe. Sa dernière opération—création d'une société philanthropique et humanitaire pour l'extraction sans douleur des dents d'éléphants—s'était soldée par un bénéfice considérable, et il revenait, conscience légère et bourse lourde dans son pays natal. Naturellement il passa par Paris. Il avait là une dette qu'il avait promis d'éteindre à son retour, et, en affaires, John Crabe n'avait qu'une parole. Le patron aussi—ce dernier un peu vieilli par les soucis accablants de son mé-